



HAL
open science

Un espace littéraire d'imagination politique. Les débats politiques dans deux romans de la révolution allemande (1930)

Jean-François Laplénie

► To cite this version:

Jean-François Laplénie. Un espace littéraire d'imagination politique. Les débats politiques dans deux romans de la révolution allemande (1930). *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, 2022, *Quelle démocratie? La réflexion sur la crise, la modernisation et les limites de la démocratie en Allemagne et en France entre 1919 et 1939*, dossier coordonné par Pascal Fagot, Christian Jacques, Annette Lensing et Reiner Marcowitz, 54 (2), pp.379-394. 10.4000/allemande.3248 . hal-03916271

HAL Id: hal-03916271

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03916271v1>

Submitted on 3 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Un espace littéraire d'imagination politique

Les débats politiques dans deux romans de la révolution allemande (1930)

Jean-François Laplénie*

Si Mikhaïl Bakhtine notait dès 1929, dans une étude sur Dostoïevski, que le roman occidental en prose est composé essentiellement d'une diversité de voix reflétant la pluralité des discours sociaux du monde auquel il se réfère, caractéristique qu'il nomme, selon les textes, « dialogisme », « polyphonie » ou « plurilinguisme » du roman¹, cette caractérisation générale prend un sens particulier dans le cas de romans dont l'action se situe dans une période de fortes tensions politiques, comme c'est le cas des romans traitant d'épisodes révolutionnaires. Ces œuvres n'accueillent ainsi pas seulement la diversité du social, mais doivent également refléter les forces idéologiques et discursives en présence dans le conflit politique. La polyphonie propre à la prose se double alors de la recherche d'une forme apte à rendre compte de la confrontation des positions à l'intérieur d'un monde narré qui fait lui-même signe vers le monde réel. Ainsi, les romans qui racontent la révolution allemande de 1918-1920 se posent-ils tous la question formelle de l'évocation juste des débats politiques révolutionnaires, et pour ceux qui sont écrits à la fin de la décennie 1920-1930, comme les deux exemples choisis dans le présent article (*Frieden* d'Ernst Glaeser et *Nachkrieg* de Ludwig Renn, tous deux parus en 1930), cette question se double d'une interrogation sur cette polyphonie idéologique dans le contexte de crise de la démocratie : quelle action politique est-elle possible en tenant compte de la diversité et de la divergence des intérêts et des lectures idéologiques du monde ? Après avoir replacé ces romans dans leur contexte de parution et souligné leur instabilité générique, nous examinerons comment *Frieden* puis *Nachkrieg* représentent ces divergences idéologiques et les débats qui en découlent dans des dispositifs narratifs proprement politiques.

La deuxième vague de romans sur la révolution allemande de 1918-1919

Dans la postface qu'il ajoute en mars 1932 à son roman documentaire sur la révolution de novembre 1918 *Der Kaiser ging, die Generäle blieben* (1932), Theodor Plievier (1892-1955) note :

« Die geschichtlich so bedeutungsvollen Ereignisse im Herbst 1918 sind weiten Kreisen unbekannt geblieben, zumindest ist die Erinnerung an jene Zeit durch falsche Darstellungen verschüttet worden »².

* Maître de conférences, Sorbonne Université, UR 3556 REIGENN.

¹ Mikhaïl BAKHTINE, « Le plurilinguisme dans le roman », *Esthétique et théorie du roman*, trad. Michel Aucouturier, Paris, Gallimard (coll. « Tel »), 1993, p. 122-151.

² Theodor PLIEVIER, *Der Kaiser ging, die Generäle blieben*, Francfort-sur-le-Main, Fischer Taschenbuch, 1981, p. 373 ; trad. fr. T. PLIEVIER, *L'empereur parti, les généraux restèrent*, trad. B. Doizy, Bassac, Plein chant, 2021, p. 341 : « [L]es événements de l'automne 1918, d'une grande importance historique, sont encore largement inaccessibles ; du moins le souvenir de cette époque a disparu, enfoui sous de fausses représentations. »

Documentaire dans sa forme et son dispositif narratif, car Plievier intègre dans son texte des documents originaux dont il fait la liste en fin de volume, son roman de la révolution l'est aussi par son but. Il s'agit d'écrire contre l'oubli des événements révolutionnaires pourtant distants de moins d'une quinzaine d'années. Cet oubli, devenu dès la fin de la décennie 1920-1930 un topos de l'analyse politique, s'est maintenu ensuite comme une clef de lecture historiographique³, mais les travaux récents publiés à la faveur du centenaire de la double proclamation de la République le 9 novembre 1918 l'ont à la fois confirmée, précisée et partiellement nuancée : dans l'entre-deux-guerres, la révolution demeure centrale dans la pensée de gauche mais aussi de droite⁴, mais plutôt au titre d'un traumatisme politique, partiellement refoulé par la stabilisation monétaire et politique de 1923-1924, que d'un événement sur l'analyse duquel pourrait s'appuyer la réflexion sur les origines et le devenir de la démocratie allemande.

C'est dans cette tension entre oubli, refoulement et importance contemporaine de la révolution comme objet de pensée que se place justement un compte rendu critique anonyme du roman de Plievier, paru la même année dans la revue juive viennoise *Menorah* :

« Die politische Haltung eines Großteils des deutschen Volkes in den letzten Monaten beweist wieder einmal[,] wie wenig die Ereignisse des November 1918 in die Bewußtseinsphäre des deutschen Volkes eingedrungen sind »⁵.

Pour le commentateur anonyme, la crise politique profonde que connaît l'Allemagne depuis les dernières années de la décennie 1920-1930 serait en lien direct avec un manque de conscience politique de l'épisode fondateur de la République de Weimar et, conclusion passablement inattendue, ce serait précisément la littérature narrative qui recèlerait des moyens de contrer l'une et l'autre. Ce ne serait en effet pas tant l'oubli, mais le manque de médiation qui serait ici en cause, et la narration pourrait y remédier, à condition de trouver une forme adéquate pour donner vie et actualité aux événements et aux choix qui ont façonné la jeune République.

De fait, le constat d'une telle nécessité de la littérature semble avoir été largement partagé, car les années 1927-1932 sont le moment d'une floraison inattendue de romans consacrés aux événements révolutionnaires. Il ne s'agit cependant pas de la première : le tout début des années 1920 avait déjà vu une production littéraire assez abondante, écrite dans l'immédiat contrecoup des événements. Certains de ces textes prenaient la forme de témoignages, beaucoup étaient des narrations fortement partisans, illustrant la plupart du temps un point de vue proche du KPD⁶ ou, plus rarement, épousant la narration

³ Alexander GALLUS (dir.), *Die vergessene Revolution von 1918/19*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2010 ; voir aussi Wolfgang NIESS, *Die Revolution von 1918/19 in der deutschen Geschichtsschreibung: Deutungen von der Weimarer Republik bis ins 21. Jahrhundert*, Berlin/Boston, De Gruyter, 2013.

⁴ Voir Andreas BRAUNE & Michael DREYER (dir.), *Zusammenbruch, Aufbruch, Abbruch? Die Novemberrevolution als Ereignis und Erinnerungsort*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2019, notamment la contribution de Martin SABROW (« Verhasst – verehrt – vergessen. Die Novemberrevolution in der deutschen Gedächtnisgeschichte », p. 309-324).

⁵ « Theodor Plievier : Der Kaiser ging, die Generäle blieben », *Menorah : jüdisches Familienblatt für Wissenschaft, Kunst und Literatur*, 10/5-6 (mai 1932), p. 274 : « L'attitude politique d'une grande partie du peuple allemand prouve encore une fois combien peu les événements de novembre 1918 ont pénétré la sphère de conscience du peuple allemand » (ma traduction – JFL).

⁶ Par exemple chez Franz JUNG (*Die rote Woche*, 1921), Hermynia ZUR MÜHLEN (*Der Tempel*, 1922) ou

conservatrice de la révolution comme chaos⁷. Dans l'introduction au volume collectif qu'ils consacrent aux romans de la révolution allemande, Ulrich Kittstein et Regine Zeller notent que le caractère tranché des orientations idéologiques de cette première vague de romans s'explique justement par la proximité chronologique avec les événements. La situation politique ressentie comme encore « ouverte » réclame des « principes plus ou moins clairs, mais en tout cas très tranchés », susceptibles de fournir « orientation et efficacité pratique dans un présent encore secoué par de violents affrontements »⁸. Ces textes sont donc une littérature de combat, pour le présent à court terme en quelque sorte, raison pour laquelle presque aucun d'entre eux n'a été retenu dans le canon littéraire à la différence des textes théâtraux inspirés des mêmes événements et écrits dans ces mêmes années⁹. Après cette première effervescence, le sujet semble retomber dans l'oubli jusqu'à 1927-1932, période pendant laquelle le thème de la révolution retrouve une actualité éditoriale avec une seconde vague de textes. Celle-ci se distingue nettement de la première par la disparition presque totale des récits de témoignage et des textes dramatiques, pour laisser la place à des romans moins directement démonstratifs, mais également de facture souvent plus conventionnelle.

Dans un premier temps, les contemporains ont vu dans cette floraison moins un regain d'intérêt pour les événements révolutionnaires qu'un calcul éditorial. Comme l'écrivent les critiques Hans A. Joachim et Ludwig Marcuse, ces romans ne sont « pas des romans sur la paix », mais « la seconde partie des romans sur la guerre »¹⁰ : « Les romans de guerre sont maintenant remplacés par les romans de l'après-guerre »¹¹. De fait, beaucoup sont des romans de sortie de guerre et leur actualité éditoriale s'explique au moins en partie par la volonté des éditeurs de faire fructifier les énormes succès d'édition des *Kriegsromane* (ou *Antikriegsromane*) parus à dix ans de l'armistice. Ainsi *Der Weg zurück* de Remarque est-il la suite de *Im Westen nichts Neues* (1929), *Nachkrieg* (1930) de Ludwig Renn celle de *Krieg* (1928), et *Frieden* (1930) d'Ernst Glaeser reprend-il le narrateur et le dispositif de son bestseller *Jahrgang 1902* (1928). Dans ces récits de l'après-guerre, on retrouve les mêmes personnages jeunes et désorientés, sortis de l'expérience des tranchées et rendus à une vie civile en état d'exception.

Entre *Zeitroman*, roman historique et roman d'éveil politique

Au-delà du calcul éditorial, cependant, cette deuxième vague de romans de la révolution se positionne très différemment par rapport à son contexte politique immédiat. Pour

Alfred DAUDISTEL (*Das Opfer*, 1925).

⁷ Par exemple chez Max GLASS (*Die entfesselte Menschheit*, 1919) ou Rudolf HAAS (*Diktatur*, 1923).

⁸ Ulrich KITTSTEIN & Regine ZELLER, « Die Novemberrevolution in der Romanliteratur », in : *ID.* (dir.), « *Friede, Freiheit, Brot!* » : *Romane zur deutschen Novemberrevolution*, Amsterdam, Rodopi, 2009, p. 7-39, ici p. 22 : « Die schon kurz nach der Revolution publizierten Romane unternehmen eine deutende Bewältigung der jüngsten Vergangenheit und bemühen sich damit zugleich um Orientierung und praktische Wirkung in einer immer noch von heftigen Kämpfen erschütterten Gegenwart. »

⁹ Par exemple *Masse Mensch* d'Ernst TOLLER (création 1920).

¹⁰ Hans A. JOACHIM, « Romane zwischen Krieg und Frieden », *Die Neue Rundschau*, 41/2 (1930), p. 833 : « Die Romane, die zur Zeit den Frieden im Schilde führen [il pense notamment au roman *Frieden* d'Ernst Glaeser], sind keine Friedensromane. Sie sind der Kriegsromane zweiter Teil. »

¹¹ Ludwig MARCUSE, « Der Nachkriegs-Frieden », *Das Tagebuch*, 11/43 (25 octobre 1930), p. 1717 : « Die Kriegsbücher werden jetzt abgelöst von den Nachkriegsbüchern. »

Kittstein et Zeller, la crise politique que connaît la République de Weimar, dont la mise en place est contemporaine de la révolution et qui porte la marque de son influence, incite les écrivains et leurs lecteurs à se replonger dans cette période de formation. Encore une fois, notent-ils, celle-ci est abordée non pas comme « des événements achevés, en quelque sorte historiquement ‘liquidés’ », mais l’entreprise est guidée par un « besoin d’orientation du présent », des « réflexions sur les voies de sortie pensables » de la crise¹². Entre 1920 et 1930, les romans de la révolution se sont donc désidéologisés, passant de manuels narratifs d’action révolutionnaire ou contre-révolutionnaire à des espaces narratifs d’expérimentation et d’imagination politiques. Les événements bien connus – journées de novembre 1918, débats entre république des conseils et parlementarisme, soulèvements de janvier et de mars 1919, et jusqu’au putsch de Kapp et Lüttwitz en mars 1920 – sont racontés depuis une perspective légèrement décentrée, par des personnages à la marge du politique, dans des cadres spatiaux provinciaux, et dans un va-et-vient entre vision interne des événements et recul critique. Un tel décentrement narratif permet de lire ces romans, même lorsqu’ils sont écrits par des auteurs explicitement communistes tel Ludwig Renn, comme des réflexions sur le pluralisme des positions et des intérêts, la pertinence des choix et la pluralité des chemins politiques possibles. Cet article se propose en somme de les lire comme des expériences narratives de la démocratie, à une époque où elle apparaît menacée.

Le double ancrage temporel (1918-1919 et 1930) place cependant ces textes dans une position esthétiquement instable voire, dans certains cas, intenable vis-à-vis des événements auxquels ils se réfèrent. Ils hésitent en effet entre le genre du roman d’actualité (*Zeittroman*) porté par l’esthétique de la Nouvelle Objectivité et qui fonctionne par proximité et contiguïté entre l’univers de référence du lecteur et le monde narré, et celui du roman historique, lequel, au contraire, présuppose une distance. Les événements révolutionnaires des années 1918-1919 sont en effet chronologiquement proches et font signe vers un vécu commun d’épisodes politiques marquants (proclamations, débats, combats de rue, grèves), ne manquant pas de provoquer chez beaucoup de lecteurs des effets de reconnaissance et d’adhésion¹³. Ces événements sont par ailleurs séparés des lecteurs par des processus politiques qui ont fermé la porte à certaines expérimentations issues de la révolution de novembre. Ainsi les conseils d’ouvriers et de soldats ne se sont-ils maintenus qu’au niveau des entreprises¹⁴ (*Betriebsräte*), mais ont perdu leur actualité dans la politique générale. Les

¹² KITTSTEIN/ZELLER, « Die Novemberrevolution » (note 8), p. 22 : « Um 1930 war es dagegen wohl das sich abzeichnende Scheitern des politischen Systems von Weimar, das verschiedene Autoren zu einem Rückblick auf dessen Ursprünge in der Novemberrevolution veranlasste. Doch werden in diesen Romanen ebenfalls keine abgeschlossenen, gleichsam historisch ‘erledigten’ Ereignisse geschildert, vielmehr geht es auch ihnen meist erkennbar um Orientierungsbedürfnisse der Gegenwart, um Reflexionen über denkbare Auswege aus einer wieder als außerordentlich krisenhaft erfahrenen Lage. »

¹³ Patrick RAMPONI, « Die Novemberrevolution als Dokument ? Theodor Pliviers *Der Kaiser ging, die Generäle blieben* (1932) und die Unmöglichkeit von Parteiliteratur », in : KITTSTEIN/ZELLER (dir.), « *Friede, Freiheit, Brot !* » (note 8), p. 269-290, ici p. 274 (note) : « [Die thetische Redundanz] setzt wiederum rezeptionsästhetisch auf den ‘Realitätseffekt’ bzw. das Wiedererkennungspotential bei der überwiegend arbeiternahen Leserschaft, der die zeitgenössischen Ereignisse und ihre Deutungsangebote geläufig gewesen sein dürften. »

¹⁴ Cf. Axel WEIPERT, *Die Zweite Revolution, Rätebewegung in Berlin 1919/1920*, Berlin, be.bra Wissenschaft Verl., 2015.

événements révolutionnaires ne sont ainsi perceptibles que derrière le voile des évolutions politiques des années 1918-1923, qui ont validé certaines options et en ont rejeté d'autres.

Pendant, les critiques consacrées aux différents romans ne manquent pas de souligner que l'« après-guerre », à laquelle se réfère explicitement le titre du roman *Nachkrieg* de Ludwig Renn, « c'est 1918 et 1930 »¹⁵ et que les événements révolutionnaires exigent un « écrivain qui soit moins historien qu'homme politique »¹⁶. C'est dire que les romanciers qui se risquent à exploiter ce matériau se retrouvent dans un champ de forces esthétique, littéraire et politique instable. Le roman de la révolution, genre « impossible »¹⁷, revient donc à naviguer entre les exigences de l'écriture romanesque conventionnelle, à laquelle ces romans se rattachent la plupart du temps et qui repose sur le centrage de la perspective autour d'un personnage principal (qui se voit attribuer un rôle historique de second plan), et les exigences d'un moment historique polycentrique (Kiel, Berlin, Munich) aux multiples actrices et acteurs. Le champ de forces se complète de la proximité de nombreux écrivains de cette deuxième vague, notamment Ludwig Renn ou même Ernst Glaeser, avec le parti communiste et leur participation aux débats autour d'une esthétique révolutionnaire ou prolétarienne, tels qu'ils sont développés entre 1929 et 1932 au sein du *Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller*¹⁸.

Dans la mise en scène du pluralisme des positions et de la pluralité des voies politiques, une importance particulière est accordée aux débats politiques représentés dans les romans. À partir de deux romans parus en 1930, nous esquisserons deux dispositifs différents qui donnent accès au matériau de la prise de décision politique. Dans *Frieden* d'Ernst Glaeser, la volonté de donner voix à toutes les positions dans une apparente neutralité aboutit à un brouillage idéologique et à l'impossibilité de l'action ; au contraire, à partir d'un dispositif proche, *Nachkrieg* de Ludwig Renn tente de donner matière narrative à la complexité des décisions politiques.

Pluralisme, polyphonie et « brouillage idéologique »¹⁹ : *Frieden* (1930) d'Ernst Glaeser

Ernst Glaeser (1902-1963) est devenu célèbre très jeune grâce à son premier livre, *Jahrgang 1902*²⁰ (1928), « roman » très largement autobiographique qui fut lu et salué comme

¹⁵ L. MARCUSE, « Der Nachkriegs-Frieden » (note 11), p. 1717 : « Der Nachkrieg aber : das ist 1918 und 1930. »

¹⁶ Hans A. JOACHIM, « Historische Romane », *Die Neue Rundschau*, 40/6 (1929), p. 844-848, ici p. 845 : « den Dichter, der weniger Historiker ist als Politiker ».

¹⁷ Jean-François LAPLENIE, « Unmögliche Revolutionsromane. Ernst Glaesers *Frieden* (1930) zwischen engagierter Literatur, historischem Roman und neusachlicher Nüchternheit », in : Teresa CANADAS GARCIA, Carmen GOMEZ GARCIA & Linda MAEDING (dir.), *Revolution ! Deutschsprachige Kulturen im Umbruch 1918-1968*, Berlin, Erich Schmidt, 2022.

¹⁸ Voir notamment Helga Gallas, *Marxistische Literaturtheorie, Kontroversen im Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller*, Neuwied/Berlin, Luchterhand, 1971, p. 31-71 ; et Petra TALLAFUSS, « "Literatur als Waffe" – Literarischer Aktivismus im "Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller" und im "Kampfbund für deutsche Kultur" », in : Hans Jörg SCHMIDT & Petra TALLAFUSS, *Totalitarismus und Literatur : deutsche Literatur im 20. Jahrhundert – Literarische Öffentlichkeit im Spannungsfeld totalitärer Meinungsbildung*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007, p. 55-75.

¹⁹ Isabelle DURAND-LE GUERN, *Le roman de la révolution. L'écriture romanesque des révolutions de Victor Hugo à George Orwell*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 15.

²⁰ Traduit une première fois en français en 1929 sous le titre *Classe 22* (?) puis sous celui de *Classe 1902 : une*

le psychogramme d'une génération trop jeune pour avoir participé aux combats de la Première Guerre mondiale et qui la vécut donc depuis l'arrière, sans repère ni engagement. L'on peut supposer que c'est le succès inattendu de ce livre, l'un des grands succès de l'« avalanche de livres sur la guerre »²¹, qui pousse le jeune écrivain, qui travaille désormais au *Neues Theater* de Francfort ainsi que pour divers médias, à écrire une suite. Il y met en scène le même protagoniste anonyme et lui fait traverser les événements, de novembre 1918 à l'écrasement dans le sang du soulèvement dit spartakiste en janvier 1919. De *Jahrgang 1902*, auquel il ne se réfère du reste pas explicitement, le nouveau roman reprend les lieux autobiographiques et une partie des personnages : les villes de Darmstadt (« D. ») et Mayence (« M. ») sont aisément reconnaissables, ainsi que des monuments urbains comme le Marstall de Darmstadt, cadre de plusieurs scènes²² ; les personnages secondaires se lisent comme une galerie de portraits de l'époque où ne manque aucun « typ[e] sociologiqu[e] », des « exposants de leur lieu social » que Ludwig Marcuse nomme sarcastiquement des « catégories affublées de noms propres » : « le bourgeois révolutionnaire, [...], la bourgeoise idéaliste, etc. »²³.

Outre les lieux et certains personnages, le lecteur retrouve surtout dans *Frieden* le dispositif narratif du premier roman : un narrateur à la première personne, « le même héros tâtonnant, s'étonnant, naïf »²⁴, sorte d'incarnation du « héros moyen » que Georg Lukács place au centre du roman historique hérité de Walter Scott²⁵, enregistre les discours et prises de position politiques des personnages qu'il rencontre. L'évidente intention d'exhaustivité est rendue particulièrement visible par le schématisme sociologique et les noms parlants de ces porteurs de discours. Ainsi, lors de la première session du conseil d'ouvriers et de soldats (*Arbeiter- und Soldatenrat*) de D.[armstadt] le 9 novembre 1918²⁶, Glaeser fait parler tout d'abord le révolutionnaire Adalbert König, dans les propos duquel on reconnaît aisément les positions des sociaux-démocrates indépendants (USPD)²⁷, puis le social-démocrate Dr. Hoffmann, dont le nom signifiant 'espoir' est en accord avec ses thèses de « réconciliation des peuples » (*Völkerversöhnung*) et de « paix des nations » (*Menschheitsfriede*)²⁸, lequel relativise la radicalité du premier discours. Chaque position politique dispose donc de son représentant, mais également de son espace d'expression sous forme d'une prise de parole développée sur plusieurs pages ; et si la sympathie et l'admiration du narrateur vont explicitement aux révolutionnaires (Adalbert König principalement, à qui est réservée une mort en martyr de la cause révolutionnaire soulignée par de nombreuses allusions christiques²⁹), les voix conservatrices sont pourtant

éducation sentimentale et politique dans l'Allemagne en guerre, trad. Joseph Delage et Cécile Knoertzer, Paris, Les Nuits rouges, 2000.

²¹ H. A. JOACHIM, « Romane zwischen Krieg und Frieden » (note 10), p. 833 : « Lawine der Kriegsliteratur ».

²² Ernst GLAESER, *Frieden*, Berlin, Gustav Kiepenheuer Verl., 1930, p. 187, 323 ; trad. fr. E. GLAESER, *La paix*, trad. Joseph Delage et Cécile Knoertzer, Pantin, Les bons caractères, 2006, p. 166, 284-286.

²³ L. MARCUSE, « Der Nachkriegs-Frieden » (note 11), p. 1717 : « Kategorien, die Eigennamen tragen ».

²⁴ *Ibid.*, p. 1718 : « derselbe tastende, sich wundernde, tumbe Held ».

²⁵ Georg LUKÁCS, *Der historische Roman*, in : *Georg Lukács Werke*, vol. 6 : *Probleme des Realismus*, III, Neuwied, Luchterhand, 1965, p. 40-48.

²⁶ E. GLAESER, *Frieden* (note 22), p. 37-43 ; trad. fr. (note 22), p. 30-41.

²⁷ Le personnage deviendra ensuite, comme son nom (signifiant 'roi') pouvait le laisser penser, le meneur des Spartakistes de Darmstadt.

²⁸ *Ibid.*, p. 41-43 ; trad. fr., p. 41.

²⁹ *Ibid.*, p. 326-329 et 331-332 ; trad. fr., p. 288-290 et 292-293.

également représentées, quelquefois sous un jour positif³⁰. Là où de nombreux romans de la première vague de textes sur la révolution, par exemple chez Hermynia Zur Mühlen, prennent le parti de ne suivre que les révolutionnaires, *Frieden* se caractérise par la tentative explicite de mettre en scène, dans le cadre restreint d'une petite ville hessoise, la pluralité des positions politiques qui entrent en conflagration durant les épisodes révolutionnaires, et dont le paysage idéologique de 1930 est la conséquence et le reflet.

Toutefois, l'expérience polyphonique à laquelle se livre Glaeser pose d'indéniables difficultés littéraires et politiques que la critique contemporaine n'a pas manqué de souligner. Tout d'abord, du point de vue de la construction fictionnelle, la présence observatrice du narrateur désengagé et naïf³¹ dans tous les événements révolutionnaires importants n'est rendue possible que par un enchaînement d'invraisemblances qui frôle parfois le ridicule. Ainsi assiste-t-il à la session du conseil d'ouvriers et de soldats accroupi sous une fenêtre, position quelque peu grotesque qui lui donne accès aux discours en lui épargnant la description visuelle³². Plus tard, il surprend par hasard la conversation de deux nationalistes qui projettent un attentat contre König³³, et c'est au retour d'une randonnée avec son père que ce même narrateur assiste dans la gare de D. au procès expéditif des meneurs spartakistes locaux³⁴. Ce narrateur, sorte de « badaud » de l'Histoire, « entend tout, voit tout » et « ne gêne nulle part »³⁵.

Par ailleurs, la volonté de donner pleinement à entendre les positions de chaque camp idéologique efface la dimension agonistique de la politique, celle-là même qui est justement importante dans le contexte de crise de 1930, au profit d'une juxtaposition prétendument neutre, mais en réalité statique de discours déroulés par des « orateurs de banderole politique »³⁶ : le débat est absent car les personnages déroulent leur système de pensée sans se répondre mutuellement. Comme le remarque ironiquement Kurt Tucholsky, « on peut aussi bien lire de vieux journaux »³⁷, idée que partage Ludwig Marcuse dans un commentaire cinglant : « Im Politischen bleibt [Glaeser] innerhalb der Zeitungswelt »³⁸.

À ce reproche de platitude statique s'ajoute enfin la neutralité naïve du protagoniste ballotté entre les positions politiques. Ainsi, dans la scène où König rend visite au narrateur³⁹, après avoir rendu compte, en longs aplats de discours direct, de l'opposition entre les thèses révolutionnaires radicales du leader révolutionnaire et l'escapisme esthétique

³⁰ Cf. Thomas KOEBNER, « Ernst Glaeser. Reaktion der "betrogenen" Generation », in : Hans WAGENER (éd.), *Zeitkritische Romane des 20. Jahrhunderts : die Gesellschaft in der Kritik der deutschen Literatur*, Stuttgart, Philipp Reclam jun., 1975, p. 192-219, ici p. 202.

³¹ Si l'on peut, avec I. DURAND-LE GUERN (note 19, p. 54), rapprocher dans un premier temps ce narrateur et ce dispositif de celui du roman d'apprentissage, l'absence d'évolution au cours du roman incite à relativiser cette affiliation générique.

³² E. GLAESER, *Frieden* (note 22), p. 38 ; trad. fr. (note 22), p. 30-31.

³³ *Ibid.*, p. 191 ; trad. fr., p. 170-171.

³⁴ *Ibid.*, p. 308-336 ; trad. fr., p. 274-297.

³⁵ H. A. JOACHIM, « Romane zwischen Krieg und Frieden » (note 10), p. 835 : « Er hört alles, sieht alles ; er stört nirgends. Denn der Held seines zweiten Ichromans ist eine gar einfache Natur, ein rechter Zaungast. »

³⁶ T. KOEBNER, « Ernst Glaeser » (note 30), p. 201 : « Spruchbandredner ».

³⁷ Kurt TUCHOLSKY, « Frieden [sous le pseudonyme Peter PANTER, *Die Weltbühne*, 26/51 (1930), 16.12.1930] », in : *Gesamtausgabe : Texte und Briefe*, vol. 13 : *Texte 1930*, éd. par Sascha Kiefer, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 2003, p. 514-518, ici p. 515 : « Man kann auch alte Zeitungen lesen. »

³⁸ L. MARCUSE, « Der Nachkriegs-Frieden » (note 11), p. 1718.

³⁹ E. GLAESER, *Frieden* (note 22), p. 59-65 ; trad. fr. (note 22), p. 55-60.

de la mère du narrateur, qui préfère se détourner des combats du moment et se réfugier dans la littérature « humaniste » du classicisme weimarien, le narrateur note :

« Ich stand zwischen diesen Gesprächen [...], ohne mich für eine Anschauung zu entscheiden. Die individuelle Resignation meiner Mutter stieß mich ebenso ab, die der hundertprozentige Glaube Adalbert Königs »⁴⁰.

Cette impossibilité à se décider, la désorientation du protagoniste se répète à chacune des scènes pendant lesquelles les différentes positions sont ainsi juxtaposées dans un « brouhaha » idéologique⁴¹. Les critiques marxistes contemporains ont tous pointé l'impression d'indécision⁴² laissée par la lecture de tels passages. La critique de l'après-guerre n'a pas manqué de reprendre ce reproche et de mettre en correspondance cette incapacité à donner relief aux affrontements politiques avec un apolitisme fondamental qui se fait jour dans le retour précoce d'exil de Glaeser dès 1938, alors même que ses œuvres avaient été brûlées en 1933, et sa rentrée dans le rang du Troisième Reich⁴³.

Dans sa critique parue dans *Die Weltbühne*, Kurt Tucholsky exprime ainsi sa perplexité face au roman, dont il ne sait « trop quoi faire »⁴⁴. De fait, comment résoudre la tension fondamentale entre neutralité du narrateur naïf, pluralité, voire pluralisme exhaustif des positions, et « brouhaha » idéologique menant à la confusion et à l'inaction ? Tout se passe en effet comme si la mise en scène des différentes opinions n'était justement pas le reflet d'une conscience réfléchie des enjeux démocratiques du pluralisme, mais juxtaposition de positions dans un « kaléidoscope » idéologique⁴⁵. Koebner note que le roman « montre l'assaut des opinions politiques [...] sur un observateur passif »⁴⁶, ce que vient corroborer l'épilogue du roman, situé en 1920 : après la mort d'Adalbert König et l'ellipse narrative du reste de la révolution, le narrateur retrouve son ancien camarade Max Frey qui, de spartakiste, est devenu un artiste d'avant-garde entretenu par une riche mécène ; celui-ci l'entraîne dans un bal costumé aux allures d'orgie où la seule révolution évoquée n'est plus qu'une vague révolution artistique et où le seul propos politique construit est tenu par un agent bolchevique⁴⁷. En ce sens, le roman de Glaeser illustre le constat général formulé par Isabelle Durand-Le Guern au sujet de romans de la révolution qui « laissent au lecteur l'impression d'un brouillage

⁴⁰ *Ibid.*, p. 65 ; trad. fr., p. 60 : « Je me tenais entre ces [propos] [...] sans me prononcer en faveur de l'un des deux points de vue. La résignation tout individuelle de ma mère m'attirait aussi peu que la foi inébranlable d'Adalbert König. »

⁴¹ T. KOEBNER, « Ernst Glaeser » (note 30), p. 201 : « Der Eindruck des Wirrwarrs angesichts der vielen Meinungen bleibt dem Ich-Erzähler ebensowenig wie dem Leser erspart. »

⁴² K. TUCHOLSKY, « Frieden » (note 37), p. 517 : « Doch habe ich nicht verstanden, was der Autor will ; alles ist vieldeutig, schillernd. »

⁴³ Voir T. KOEBNER, « Ernst Glaeser » (note 30), p. 192 ; et Régine ZELLER, « Die Revolution durch ein Kaleidoskop betrachtet : Ernst Glaesers *Frieden* (1930) », in : KITTSTEIN/ZELLER (dir.), « *Friede, Freiheit, Brot!* » (note 8), p. 181-195, ici p. 194-195.

⁴⁴ K. TUCHOLSKY, « Frieden » (note 37), p. 518 : « Ich kann mit diesem Buch wenig anfangen. »

⁴⁵ R. ZELLER, « Die Revolution durch ein Kaleidoskop betrachtet » (note 43), p. 192.

⁴⁶ T. KOEBNER, « Ernst Glaeser » (note 30), p. 200 : « Der Roman *Frieden* dokumentiert den Ansturm der politischen Meinungen und Ereignisse nach Kriegsende auf den weiterhin passiven und der Erwachsenenwelt gegenüber reservierten Beobachter. »

⁴⁷ E. GLAESER, *Frieden* (note 22), p. 377-384 ; trad. fr. (note 22), p. 331-337.

idéologique, comme si en permanence une forme d'infra-discours critique ou désabusé venait miner l'affirmation apparente d'une conviction politique et d'un engagement explicites »⁴⁸.

Orientation idéologique, espace de débat et action politique : *Nachkrieg* (1930) de Ludwig Renn

Sur plus d'un point, le cas de Ludwig Renn (1889-1979) a été comparé à celui d'Ernst Glaeser. Certes, une demie génération sépare les deux hommes, et Renn (de son nom de naissance Arnold Friedrich Vieth von Golßenau) entre en littérature plus tôt que son cadet. Cependant, le roman *Krieg* paraît la même année que *Jahrgang 1902* et connaît comme lui un important succès de librairie. Comme Glaeser encore, Renn travaille à une suite, parue également en 1930 et dont ni le titre, *Nachkrieg*, ni la première page⁴⁹ ne font mystère du caractère de continuation. Nombreuses sont les critiques dans la presse qui, du reste, traitent conjointement des deux romans, pointant les nombreux points communs (dimension autobiographique apparente⁵⁰, perspective « d'en bas », fragment de vie de province) et les différences. En matière politique enfin, les deux positionnements semblent comparables. À la parution des deux romans, les deux auteurs sont proches de la gauche radicale (Renn est membre du KPD depuis 1928) et membres du *Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller*, dont Renn est co-fondateur le 19 octobre 1928 et fait office de secrétaire et de rédacteur en chef de sa revue *Die Linkskurve*.

Le narrateur de *Krieg* et de *Nachkrieg*, baptisé d'après le nom de plume de l'auteur, Ludwig Renn, raconte les épisodes de la guerre puis de la révolution dans la région de Dresde depuis la position d'un sous-officier (*Vizefeldwebel*) qui observe les effets de la révolution dans l'armée, par exemple l'élection des chefs par la troupe⁵¹, participe à la constitution des 'troupes de sécurité' (*Sicherheitsstruppen*) du SPD, mais assiste aussi au dévoiement des avancées révolutionnaires et au retour en grâce progressif des officiers conservateurs et réactionnaires, ainsi qu'aux compromissions des sociaux-démocrates. Comme le narrateur de *Frieden*, il enregistre à la façon de la littérature de reportage et d'expérience non seulement le quotidien des casernes⁵² pendant les années de bouleversement après l'armistice, mais encore la réintégration des officiers conservateurs. Il insiste sur la complexité des groupements militaires et paramilitaires, de diverses obédiences (*Sicherheitsstruppen* proches du SPD, mais aussi *Volkswehr*, *Sicherheitspolizei*...), au sein desquelles le sous-officier Renn sert successivement, malgré sa méfiance grandissante envers le commandement et les donneurs d'ordre politiques. Tout en demeurant à l'intérieur de l'institution militaire en pleine recomposition, il prend note des différentes positions politiques face

⁴⁸ I. DURAND-LE GUERN, *Le roman de la révolution* (note 19), p. 15.

⁴⁹ Ludwig RENN, *Nachkrieg*, Wien/Berlin, Agis Verl., 1930, p. 5 : « Fortsetzung von Krieg » ; trad. fr. L. RENN, *Après-guerre*, trad. Charles Burghard, Paris, Ernest Flammarion, 1931.

⁵⁰ Les deux textes entretiennent une ambiguïté générique au sujet de leur caractère autobiographique. Dans les deux cas, ils font signe vers une supposée authenticité de l'expérience vécue, élément central de l'esthétique de la Nouvelle Objectivité, mais sont en réalité des fictions appuyées sur du matériau autobiographique. Cf. Christian HIPPE, « Mehr als ein Tendenzroman : die verratene Revolution in Ludwig Renns *Nachkrieg* (1930) », in : KITTSTEIN/ZELLER (dir.), « *Friede, Freiheit, Brot!* » (note 8), p. 221-238, ici p. 222 et 234-235.

⁵¹ L. RENN, *Nachkrieg* (note 49), p. 111 ; trad. fr. (note 49), p. 102-103.

⁵² C. HIPPE, « Mehr als ein Tendenzroman » (note 50), p. 232.

auxquelles, dans un premier temps, il est tout aussi désorienté que le narrateur de Glaeser⁵³, se demandant notamment « où [sont] donc les révolutionnaires »⁵⁴. Tous deux partagent enfin le diagnostic, répandu dans les milieux proches du KPD, d'une trahison de la révolution par la social-démocratie et, plus largement, par la coalition de Weimar⁵⁵.

Deux différences majeures opposent cependant les deux romans, et particulièrement dans leurs dispositifs littéraires respectifs. D'une part, la ligne de fuite idéologique qui, chez Glaeser, menait vers le nihilisme d'un épilogue en forme de satire de l'engagement des artistes et au doute fondamental envers l'action politique elle-même, aboutit dans *Nachkrieg*, à l'inverse, à l'annonce de l'engagement du narrateur dans les rangs du parti communiste⁵⁶ à l'instar de l'auteur lui-même. Bien que cette conclusion ait été, aux dires mêmes de Renn, ajoutée sur les conseils de Hermann Duncker pour donner justement une ligne directrice idéologique à un roman marqué par l'attitude anarchiste de son auteur avant son engagement communiste, puis supprimée de la version remaniée de 1948⁵⁷, elle n'en fonctionne pas moins comme la reconnaissance du sens de l'action politique, à rebours de l'apolitisme désabusé de Glaeser. Par ailleurs, elle replace les errements du protagoniste dans la ligne narrative du roman de formation dont le point d'aboutissement n'est plus ici la vocation artistique, mais la lente prise de conscience de la politique, de son fonctionnement et de ses enjeux.

La seconde différence s'articule à la première. Si le dispositif choisi par Glaeser plonge le lecteur dans un « brouhaha » idéologique dont il semble impossible de tirer un cheminement politique vers l'action, celui de Renn pourrait conduire à une forme assez simpliste de *Tendenzliteratur* (littérature à visée d'illustration politique). Or, comme le montre bien Christian Hippe, le roman *Nachkrieg* dépasse de beaucoup ce fonctionnalisme politique pourtant prôné dans les débats du *Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller*. En reconstruisant la genèse du texte, Hippe montre que le processus de politisation du livre va de pair avec le renforcement « du compte rendu sans commentaire » et la renonciation « à un guidage agressif du lecteur »⁵⁸. Surtout, là où Glaeser construit sa galerie de portraits de l'époque en usant de types schématisés, porteurs d'un discours unique, homogène et peu susceptibles d'évolution et de distance, Renn, lui, multiplie les personnages et dédouble systématiquement chaque position sociale et politique⁵⁹. L'alignement univoque entre personnage, type social et discours qui, chez Glaeser, contribuait à faire du dialogue politique une juxtaposition de monologues, est absent de *Nachkrieg*.

⁵³ Cf. *ibid.*, p. 223, 231.

⁵⁴ L. RENN, *Nachkrieg* (note 49), p. 35 : « Wo sind denn überhaupt die Revolutionäre ? » ; trad. fr., p. 32.

⁵⁵ C. HIPPE, « Mehr als ein Tendenzroman » (note 50), p. 225-226.

⁵⁶ L. RENN, *Nachkrieg* (note 49), p. 334 : « Sieben Jahre habe ich dieses Leben geführt, bis ich endlich den Weg zum Kommunismus fand » ; trad. fr. (note 49), p. 308 : « J'ai mené cette vie sept années durant jusqu'au jour où je me suis enfin tourné vers le communisme. »

⁵⁷ Cf. C. HIPPE, « Mehr als ein Tendenzroman » (note 50), p. 237. Hippe note également comme une force du roman le fait qu'il laisse dans l'ellipse narrative la conversion au communisme et l'adhésion au parti (*ibid.*, p. 231). *Nachkrieg* ne décrit que le début d'une évolution dont le point d'arrivée est placé dans le futur, sept ans après la fin de l'action du roman.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 233 : « Renn [stärkt] in der veröffentlichten Fassung die Form des kommentarlosen Berichts und verzichtet auf eine aggressive Leserlenkung. »

⁵⁹ *Ibid.*, p. 229-231.

Ce dispositif a une influence considérable sur le rendu des discussions politiques qui, comme dans la plupart des romans consacrés à la révolution, occupent une place importante dans *Nachkrieg*. La distribution de la parole politique sur de nombreux personnages parvient à donner aux scènes de discussion la dimension de débat qui manque chez Glaeser ; par ailleurs, l'importance de l'échange politique est accentuée par le fait que le protagoniste n'est pas un jeune homme désœuvré qui se contente d'observer les événements, mais un sous-officier en position de commandement qui doit lui-même prendre des décisions et agir. À la tête d'un bataillon de la Sipo (*Sicherheitspolizei*)⁶⁰, il doit savoir s'il faut, oui ou non, la faire intervenir pour le 'maintien de l'ordre', par exemple sur le pont de Riesa contre celles et ceux qui manifestent contre le putsch de Kapp et Lüttwitz en mars 1920. La réflexion est préparée avant la confrontation sous forme d'un monologue intérieur délibératif⁶¹ (« Es war klar, ich muß mit den Arbeitern verhandeln ! Aber wenn es doch zum Kampf kommt ? »⁶²) qui se poursuit au début de la scène proprement dite (« Drüben erschien die Menschenmauer, wirklich sehr viel ! Wenn sie den Kopf verlieren und plötzlich schießen ? Soll ich lieber schon hier halten lassen ? »⁶³). Mais le centre de l'action est constitué par la discussion serrée et tendue avec les représentants des syndicats, au cours de laquelle sont discutés des registres d'action politique tels que l'autorité, la légitimité, la loyauté et le sang-froid⁶⁴. Le bilan de la scène est à nouveau tiré en monologue intérieur au subjonctif à valeur hypothétique : « Hätte ich schießen lassen sollen ? Eine Unzahl Tote und Verwundete. Die Zeitungen hätten vom Blutbad in Riesa geschrieben ! Und die Offiziere hätten gesagt : "Wie kann man auch gleich schießen !" »⁶⁵.

Plus tôt dans le roman, lorsque deux compagnies des *Sicherheitstruppen* prennent préventivement position dans la zone minière de Lugau-Oelsnitzer, la discussion qui s'ensuit au château de Dresde n'est donc plus une discussion sur les principes, mais concerne la question politique par excellence : « que faire ? ». Le roman met ainsi en scène un débat entre différents personnages, membres de conseils de soldats, de conseils ouvriers et du commandement des compagnies de sécurité. La discussion évoque l'écrasement du soulèvement spartakiste de Berlin en janvier 1919 et l'assassinat de Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht (« Wer hat Tausende von Arbeitern in Berlin durch die Ordnungsbestie abschlachten lassen ? Noske ! » / « Um das Kommunistengesindel wird es wohl nicht so schade sein ! »⁶⁶). Mais le débat finit par concerner la question du temps politique de la

⁶⁰ Il s'agit d'une police paramilitaire, casernée et financée au niveau fédéral, établie fin 1919 par le ministre de la *Reichswehr* Gustav Noske.

⁶¹ Sur la question de la subjectivisation des perspectives, cf. Jean-François LAPLENIE, « Héros, petits hommes et figures historiques : formes et enjeux de la subjectivisation dans les romans de la révolution allemande (1922-1932) », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, 54/1 (2022), p. 77-92.

⁶² L. RENN, *Nachkrieg* (note 49), p. 274 ; trad. fr. (note 49), p. 256 : « C'est clair, il faut que je négocie avec les ouvriers ! Mais si l'on en vient quand même aux mains ? »

⁶³ *Ibid.*, p. 276 ; trad. fr., p. 257 : « À l'autre extrémité du pont apparaît la muraille humaine, vraiment très épaisse ! S'ils perdent tout à coup la tête et se mettent à tirer ? Ne vaudrait-il pas mieux faire halte dès maintenant ? »

⁶⁴ *Ibid.*, p. 277-282 ; trad. fr., p. 258-263.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 283 ; trad. fr., p. 263 : « Devais-je faire tirer ? Il y aurait eu des morts et des blessés en masse. Les journaux auraient parlé du massacre de Riesa ! Et les officiers auraient dit : "comment peut-on se mettre à tirer tout de suite ?" »

⁶⁶ *Ibid.*, p. 169-170 ; trad. fr., p. 157 : « Qui a fait abattre, à Berlin, des milliers d'ouvriers par les brutes chargées

socialisation des industries, comme du reste le laissait penser le titre du chapitre : « Um die Sozialisierung ». Le membre du conseil de soldats attaque l'alliance entre gouvernement, armée et industriels :

« Und an der Ruhr haben sie angeschlagen, daß in Sachsen sozialisiert wäre. Wenn aber die Arbeiter die Sache selbst in die Hand nehmen, da schickt man die sozialistische Sicherheitstruppe hin und läßt durch die den Kohlenbaronen ihre Zechen wiedergeben ! »⁶⁷

La réponse du représentant du conseil ouvrier concerne non pas le principe de la socialisation, ni même l'alliance de fait dénoncée par le soldat, mais la question du temps politique des réformes :

« Sollen wir etwa die Sozialisierung dadurch gefährden lassen, daß einige spartakistische Hetzer mit Gewalt sozialisieren, was nach Entwicklung der Dinge in kurzer Zeit den Arbeitern in den Schoß fällt. [...] Die Sozialisierungskommission ist am Werke »⁶⁸.

La suite du chapitre montre que le mandataire du conseil (SPD) est parvenu à négocier auprès des propriétaires miniers le financement d'un banquet auquel sont conviées les compagnies de sécurité. Cette tentative de corruption brise effectivement l'unité des révolutionnaires en temps de disette. Cependant, le roman se garde d'effectuer une séparation claire entre de véritables révolutionnaires capables de résister à cette tentation et ceux qui mettent leurs « principes » de côté pour participer au banquet⁶⁹.

À de nombreuses reprises, *Nachkrieg* ouvre donc des espaces d'imagination politique dans lesquels les personnages ne se contentent pas de répéter des slogans, mais laissent entrevoir l'espace entre les principes idéologiques, la question de l'action et de ses temporalités, le calcul et les échecs moraux. Si l'arrière-plan du roman est largement marqué à gauche et les leaders sociaux-démocrates finalement accusés de compromissions et de trahison de la révolution, leur parole n'est pas pour autant caricaturée, de sorte que la question de l'action juste, de l'action souhaitable et de l'action efficace est toujours déployée sous les yeux des lecteurs.

Documents, débats, fiction, uchronie

Frieden et *Nachkrieg* sont apparus aux yeux des contemporains comme deux tentatives très similaires de faire plonger par la fiction dans la réalité sociale, mais surtout idéologique de la période de formation de la République de Weimar. Fictions appuyées sur des éléments autobiographiques, comme du reste également *Der Weg zurück* d'Erich Maria Remarque, ces romans tentent de concilier des impératifs souvent contradictoires : immédiateté de la description et esthétique du reportage – prédominance du discours direct –, mais aussi recul critique et orientation politique. L'un et l'autre confrontent leur protagoniste « moyen » à

du maintien de l'ordre ? Noske ! » / « Pour ces canailles de communistes, ce n'est pas la peine de s'en faire ! »
⁶⁷ *Ibid.*, p. 170 ; trad. fr., p. 157 : « Et dans la Ruhr, on a affiché que l'on a socialisé [en] Saxe ! Mais quand les ouvriers prennent eux-mêmes l'affaire en main, on envoie contre eux les troupes de sûreté socialistes et par elles on fait restituer leurs mines aux barons de l'industrie ! »

⁶⁸ *Ibid.* ; trad. fr., p. 157-158 : « Allons-nous mettre la socialisation en péril en permettant à quelques meneurs spartakistes de socialiser par la violence ce qui, par la force des choses, nous tombera du ciel d'ici peu ? [...] La commission de socialisation est à l'œuvre. »

⁶⁹ *Ibid.*, p. 171 ; trad. fr., p. 158-159.

des personnages secondaires très nombreux qui fournissent une fresque des positions sociales, politiques et discursives, à l'intérieur de laquelle il peine à s'orienter. Ces œuvres littéraires, quelle que soit leur orientation partisane explicite⁷⁰, fournissent au lecteur de 1930 des espaces fictionnels dans lesquels sont mis en scène des discours, positions et choix politiques – espaces d'expérimentation morale et d'imagination politique pour rejouer les débats d'où se sont cristallisées les options politiques de la décennie 1920-1930. Même pour des auteurs que leurs sympathies politiques amènent à observer la république parlementaire avec méfiance, les débats entre personnages font partie intégrante de l'interrogation littéraire, et cet aspect de la démocratie du débat est pleinement intégré dans l'écriture.

Bien entendu, d'autres dispositifs littéraires ont été expérimentés à la même époque pour tenter de répondre à la même question (implicite) de l'articulation entre littérature et démocratie. Les plus poussés et originaux, comme le roman de Theodor Plievier cité plus haut *Der Kaiser ging, die Generäle blieben* (1932), font un usage intensif du montage documentaire dont les écrivains de cette génération attendent un surplus de réalité⁷¹. Pourtant, même ce dernier admet sans peine que la stratégie d'écriture documentaire, comme la nomme Matthias Uecker, nécessite un passage par la mise en récit et emprunte à la fiction afin de plonger le lecteur au présent dans une époque révolue bien que proche :

« Im vorliegenden Band habe ich versucht, eine umfassende Schilderung jener Wochen zu geben, in denen die Grundlagen für Deutschlands Existenz nach dem Kriege gelegt wurden. Ich gab diesem Versuch, Geschichte zu schreiben, Romanform, weil ich glaube, daß Ereignisse, die [...] durch den Zusammenprall gegensätzlicher Kräfte ausgelöst wurden, sich der rein wissenschaftlichen Darstellung entziehen. Man mag noch so viele Daten aus einer Zeit zusammentragen – ein lebendiges Gesamtbild wird erst die künstlerische Gestaltung ergeben »⁷².

Le passage par le présent de l'expérience vécue, du compte rendu d'en bas et au plus près des événements, par le présent de l'événement ouvert, s'oppose à la clôture historique des événements considérés *a posteriori*. Donner « forme romanesque » à des affrontements idéologiques dont beaucoup de lecteurs de 1930-1932 ont encore un souvenir net et qu'ils reconnaissent en partie dans les positions idéologiques contemporaines, revient à contrebalancer l'impression d'achèvement téléologique. Vu de cette façon, le roman a toujours une dimension partiellement uchronique : les conséquences à venir des événements racontés sont à la fois ouvertes, si on les considère dans leur cadre narratif, et déjà connues, puisque ces conséquences sont déjà passées du point de vue du lecteur.

⁷⁰ Nous reprenons d'Isabelle Durand-Le Guern le constat de la séparation entre thèse explicite et « réalité romanesque » : « comment cette idéologie se heurte-t-elle à la *réalité* romanesque, c'est-à-dire à ce monde construit et mis en œuvre par le romancier ? [...] aux certitudes dogmatiques de l'idéologie, le roman oppose la complexité du réel ; face au carcan des concepts politiques, de la ligne (droite ou sinueuse) d'un quelconque parti, l'écrivain revendique une liberté sans laquelle son œuvre n'a plus de sens » (I. DURAND-LE GUERN, *Le roman de la révolution* [note 19], p. 15).

⁷¹ À ce sujet, voir Matthias UECKER, *Wirklichkeit und Literatur : Strategien dokumentarischen Schreibens in der Weimarer Republik*, Berne, Peter Lang, 2007.

⁷² T. PLIEVIER, *Der Kaiser ging* (note 2), p. 373 ; trad. fr. (note 2), p. 341 : « Dans ce volume, j'ai essayé de donner une description complète des semaines au cours desquelles ont été posés les fondements de l'Allemagne d'après-guerre. J'ai donné une forme romanesque à cette tentative d'écrire l'histoire, parce que je crois que les événements, qui ont été déclenchés [...] par le choc de forces opposées, échappent à une représentation purement scientifique. Peu importe la quantité de faits que l'on recueille d'une période donnée, seule une forme artistique en produit le tableau vivant et complet. »

Cependant, la comparaison des deux textes, menée dans le présent article, a fait apparaître des différences qui, pour minimes qu'elles paraissent dans un premier temps, modifient profondément leur portée uchronique. Chez Glaeser, la présentation statique des positions idéologiques les prive du dynamisme nécessaire ; au lieu d'un débat en train d'avoir lieu, le roman nous présente des constantes – notamment l'amour fanatique de l'ordre qui y caractérise la petite-bourgeoisie provinciale – qui rendent inconcevables tout autre horizon politique que la victoire inéluctable de la réaction. Au contraire, chez Ludwig Renn, les débats au discours direct sont articulés à l'urgence de l'action juste, laquelle peut parfois prendre la forme, classique dans le roman psychologique depuis la fin du XIX^e siècle, du monologue intérieur. Mais cette forme ne semble pas devoir être analysée comme une psychologisation du politique, mais comme une façon de parler du choix politique au présent. Les débats politiques rapportés au discours direct perdent leur stérilité spéculaire – position contre position – pour devenir les éléments d'une narration pleinement politique.

Résumé

La mise en forme romanesque des événements révolutionnaires de 1918-1920 impose aux écrivains une réflexion sur la représentation des positions idéologiques en présence et la mise en scène des débats entre ces positions. En particulier, la deuxième vague de ces « romans de la révolution », écrits entre 1927 et 1932 et conçus comme la continuation des romans de guerre des années 1927-1928, ouvrent entre la période révolutionnaire, à laquelle ils se réfèrent, et le contexte de crise de la démocratie, dans lequel ils sont publiés, des espaces narratifs d'expérimentation et d'imagination politiques qui donnent à ces romans, qui tiennent à la fois du Zeitroman et du roman historique, une dimension uchronique. À partir de deux romans parus en 1930 (Frieden d'Ernst Glaeser et Nachkrieg de Ludwig Renn) et en apparence similaires, le présent article illustre comment les choix esthétiques conditionnent des conceptions différentes de l'action politique : à l'apathie et à l'inaction qui découlent d'une présentation monolithique des positions politiques (Glaeser) répond, chez Renn, une interrogation sur l'articulation entre idéologie, position et action politiques.

Zusammenfassung

Die literarische Gestaltung der revolutionären Ereignisse von 1918-1920 zwang die Schriftsteller zu einer Reflexion über die Darstellung der ideologischen Positionen und die Inszenierung der Debatten zwischen diesen Positionen. Insbesondere die zwischen 1927 und 1932 entstandene zweite Welle dieser „Revolutionsromane“, die als Fortsetzung der Kriegsromane der Jahre 1927-1928 konzipiert waren, schufen zwischen der revolutionären Periode, auf die sie sich bezogen, und dem Kontext der Krise der Demokratie, in dem sie veröffentlicht wurden, narrative Räume für politische Experimentierung und Imagination, die diesen Romanen, die zwischen Zeitroman und historischem Roman schwanken, eine uchronische Dimension verliehen. Anhand zweier scheinbar ähnlicher Romane aus dem Jahr 1930 (Frieden von Ernst Glaeser und Nachkrieg von Ludwig Renn) wird hier untersucht, wie ästhetische Entscheidungen unterschiedliche Vorstellungen des politischen Handelns widerspiegeln: Die Apathie und Untätigkeit, die sich aus einer undifferenzierten Darstellung politischer Positionen ergeben (Glaeser), kontrastiert bei Renn mit

einer Reflexion über den Zusammenhang von Ideologie, politischer Position und politischem Handeln.

Abstract

*The novelistic shaping of the revolutionary events of 1918-1920 required writers to reflect on the representation of the ideological positions involved and the staging of debates between these positions. In particular, the second wave of these “revolution novels”, written between 1927 and 1932 and conceived as a continuation of the war novels of 1927-1928, opened up narrative spaces of political experimentation and imagination between the revolutionary period, to which they referred, and the context of the crisis of democracy, in which they were published. Based on two seemingly similar novels published in 1930 (Ernst Glaeser’s *Frieden* and Ludwig Renn’s *Nachkrieg*), this article illustrates how aesthetic choices express different conceptions of political action: in Glaeser’s case, the apathy and inaction resulting from a monolithic presentation of political positions contrast with Renn’s reflection on the relationship between ideology, political position and action.*